**PARCOURS 2 – Des animaux et des hommes : paroles de bêtes**

1. CYRANO DE BERGERAC, *Les États et Empires du Soleil*, 1662.
2. Voltaire, *Dialogues philosophiques*, « Dialogue du chapon et de la poularde », 1763.
3. Colette, *Dialogues de bêtes*, « Sentimentalités », 1905.
4. Wajdi Mouawad, *Anima*, Première partie, « Bestiae Verae », Éditions Actes Sud, 2012.
5. Joann SFAR, *Le Chat du Rabbin*, tome 6 : *Tu n’auras pas d’autre dieu que moi*, Dargaud, 2015.

**CYRANO DE BERGERAC, *Les États et Empires du Soleil*, 1662.**

 *Une perdrix nommée Guillemette la Charnue, blessée par la balle d’un chasseur, a demandé devant un tribunal réparation « à l’encontre du genre humain ».*

*Plaidoyer fait au Parlement des oiseaux, les Chambres assemblées, contre un animal accusé d’être homme*

 « Examinons donc, messieurs, les difficultés de ce procès avec toute la contention1 de laquelle nos divins esprits sont capables.

Le nœud de l’affaire consiste à savoir si cet animal est homme et puis en cas que nous avérions qu’il le soit, si pour cela il mérite la mort.

Pour moi, je ne fais point de difficultés qu’il ne le soit, premièrement, par un sentiment d’horreur dont nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue sans en pouvoir dire la cause; secondement, en ce qu’il rit comme un fou; troisièmement, en ce qu’il pleure comme un sot; quatrièmement, en ce qu’il se mouche comme un vilain; cinquièmement, en ce qu’il est plumé comme un galeux; sixièmement, en ce qu’il a toujours une quantité de petits grès carrés dans la bouche qu’il n’a pas l’esprit de cracher ni d’avaler; septièmement, et pour conclusion, en ce qu’il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes la pointe au ciel plat contre plat, et n’en fait qu’une attachée, comme s’il s’ennuyait d’en avoir deux libres; se casse les deux jambes par la moitié, en sorte qu’il tombe sur ses gigots; puis avec des paroles magiques qu’il bourdonne, j’ai pris garde que ses jambes rompues se rattachent, et qu’il se relève après aussi gai qu’auparavant. Or, vous savez, messieurs, que de tous les animaux, il n’y a que l’homme seul dont l’âme soit assez noire pour s’adonner à la magie, et par conséquent celui-ci est homme. Il faut maintenant examiner si, pour être homme, il mérite la mort.

Je pense, messieurs, qu’on n’a jamais révoqué en doute que toutes les créatures sont produites par notre commune mère, pour vivre en société. Or, si je prouve que l’homme semble n’être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu’en allant contre la fin de sa création, il mérite que la nature se repente de son ouvrage ?

La première et la plus fondamentale loi pour la manutention2 d’une république, c’est l’égalité; mais l’homme ne la saurait endurer éternellement : il se rue sur nous pour nous manger; il se fait accroire que nous n’avons été faits que pour lui; il prend, pour argument de sa supériorité prétendue, la barbarie avec laquelle il nous massacre, et le peu de résistance qu’il trouve à forcer notre faiblesse, et ne veut pas cependant avouer à ses maîtres, les aigles, les condors, et les griffons, par qui les plus robustes d’entre eux sont surmontés.

Mais pourquoi cette grandeur et disposition de membres marquerait-elle diversité d’espèce, puisqu’entre eux-mêmes il se rencontre des nains et des géants ?

Encore est-ce un droit imaginaire que cet empire dont ils se flattent ; ils sont au contraire si enclins à la servitude, que de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C’est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les paysans des gentilshommes, les princes des monarques, et les monarques mêmes des lois qu’ils ont établies. Mais avec tout cela ces pauvres serfs ont si peur de manquer de maîtres, que comme s’ils appréhendaient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des dieux de toutes parts, dans l’eau, dans l’air, dans le feu, sous la terre. »

1. contention : effort, application.

2. manutention : maintien.

**Voltaire, *Dialogues philosophiques*, « Dialogue du chapon et de la poularde », 1763.**

LE CHAPON – Eh, mon Dieu ! Ma poule, te voilà bien triste, qu’as-tu ?

LA POULARDE – Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n’ai plus. Une maudite servante m’a prise sur ses genoux, m’a plongé une longue aiguille dans le cul, a saisi ma matrice, l’a roulée autour de l’aiguille, l’a arrachée et l’a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, et de pondre.

LE CHAPON – Hélas ! Ma bonne, j’ai perdu plus que vous ; ils m’ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n’aurons plus de consolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde, et moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c’est que j’entendis ces jours passés, près de mon poulailler, raisonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage afin qu’ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, et qu’ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée et le genre humain.

LA POULARDE – Quoi ! C’est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu’on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON – Hélas ! Ma pauvre poularde, c’est pour nous engraisser, et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE – Eh bien ! Quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage ?

LE CHAPON – Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE – Nous manger ! Ah, les monstres !

LE CHAPON – C’est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n’ayons point de distraction ; enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la gorge, et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d’argent ; chacun dit de nous ce qu’il pense ; on fait notre oraison funèbre : l’un dit que nous sentons la noisette ; l’autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses, nos bras, notre croupion ; et voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE – Quels abominables coquins ! Je suis prête à m’évanouir. Quoi ! On m’arrachera les yeux ! On me coupera le cou ! Je serai rôtie et mangée ! Ces scélérats n’ont donc point de remords ?

LE CHAPON – Non, m’amie ; les deux abbés dont je vous ai parlé disaient que les hommes n’ont jamais de remords des choses qu’ils sont dans l’usage de faire.

LA POULARDE – La détestable engeance ! Je parie qu’en nous dévorant ils se mettent encore à rire et à faire des contes plaisants, comme si de rien n’était.

LE CHAPON –Vous l’avez deviné ; mais sachez pour votre consolation (si c’en est une) que ces animaux, qui sont bipède comme nous, et qui sont fort au-dessous de nous, puisqu’ils n’ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J’ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères ; que même, dans le pays où nous sommes, il y avait eu un nommé Débonnaire qui fit arracher les yeux à son neveu Bernard. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n’a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu’on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu’il serait difficile à un chapon d’expliquer, et qui ne m’importent guère.

**Colette, *Dialogues de bêtes*, « Sentimentalités », 1905.**

*Dans ces dialogues, quatre personnages parlent : KIKI-LA-DOUCETTE, un chat des Chartreux, TOBY-CHIEN, un bouledogue bringué, LUI et ELLE, leurs maîtres, « seigneurs de moindre importance » selon la liste des personnages.*

**Extrait 1**

KIKI-LA-DOUCETTE, *assis, les yeux pâles de sommeil et de lumière* : Tu as réussi à m'éveiller. C'est tout ce que tu voulais n'est-ce pas ? Mes rêves sont partis. À peine sentais-je, à la surface de ma fourrure profonde, les petits pieds agaçants de ces mouches que tu poursuis. Un effleurement, une caresse parfois ridait d'un frisson l'herbe incliné et soyeuse qui me revêt... Mais tu ne sais rien faire discrètement ; ta joie populacière encombre, ta douleur cabotine gémit. Méridional va !

TOBY-CHIEN, *amer* : Si c'est pour me dire ça que tu t'es réveillé !...

KIKI-LA-DOUCETTE, *rectifiant* : Que tu m'as réveillé.

TOBY-CHIEN : J'étais mal à l'aise, je quêtais une aide, une parole encourageante...

KIKI-LA-DOUCETTE : Je ne connais point de verbes digestifs1. Quand je pense que de nous deux, c'est moi qui passe pour un sale caractère ! Mais rentre un peu en toi-même, compare ! La chaleur t'excède, la faim t'affole, le froid te fige...

TOBY-CHIEN, *vexé* : Je suis un sensitif.

KIKI-LA-DOUCETTE : Dis : Un énergumène.

TOBY-CHIEN : Non, je ne le dirai pas. Toi, tu es un monstrueux égoïste.

KIKI-LA-DOUCETTE : Peut-être. Les Deux-Pattes - ni toi - n'entendent rien à l'égoïsme, à celui des Chats... Ils baptisent ainsi, pêle-mêle, l'instinct de préservation, la pudique réserve, la dignité, le renoncement fatigué qui nous vient de l'impossibilité d'être compris par eux. Chien peu distingué, mais dénué de parti pris, me comprendras-tu mieux ? Le chat est un hôte et non un jouet. En vérité, je ne sais en quel temps nous vivons ! Les Deux-Pattes, Lui et Elle, ont-ils seuls le droit de s'attrister, de se réjouir, de laper les assiettes, de gronder, de promener par la maison une humeur capricieuse ? J'ai, moi aussi, MES caprices, MA tristesse, mon appétit inégal, mes heures de retraite rêveuse où je me sépare du monde...

1.Dans les répliques précédentes, le chien se plaignait de douleurs liées à la digestion.

**Extrait 2**

TOBY-CHIEN, *sincère* : […] J’aime… Elle et Lui, dévotement, d’une passion émue qui me grandit jusqu’à Eux : elle suffit d’ailleurs à occuper mon temps et mon cœur. L’heure de la sieste passe, Chat, mon méprisant ami, que j'aime pourtant, — et qui m'aimes. Ne détourne pas la tête ! Ta pudeur singulière s'emploie à cacher ce que tu nommes faiblesse, ce que je nomme amour. Crois-tu que je sois aveugle ? Lorsque je reviens avec Elle vers la Maison, j'ai vu vingt fois, derrière la vitre, ta figure triangulaire s'éclairer et sourire à mon approche. Le temps d'ouvrir la porte : tu avais déjà remis ton masque de chat, ton joli masque japonais aux yeux bridés... Peux-tu le nier ?

KIKI-LA-DOUCETTE, *résolu à ne pas entendre* : L'heure de la sieste passe. L'ombre conique des poiriers croît sur le gravier. Tout notre sommeil est parti en paroles. Tu as oublié les mouches, ton estomac inquiet, la chaleur qui danse en ondes sur les prés. Le beau jour lourd s'en va. Déjà l'air s'émeut, et courbe vers nous l'odeur des pins dont le tronc fond en larmes claires…

TOBY-CHIEN : La voici. Elle a quitté son fauteuil de paille, étiré ses bras gracieux, et je lis l'espoir d'une promenade dans le mouvement de sa robe. Tu la vois, derrière les rosiers ? Elle casse de l'ongle une feuille de citronnier, la froisse et la respire... Je lui appartiens. Les yeux fermés, je devine sa présence...

KIKI-LA-DOUCETTE : Je la vois. Elle est tranquille et douce... pour un instant. Je sais surtout qu'Il la suivra de près, en quittant son papier ; Il sortira en l'appelant : « Où es-tu ? » et s'assoira, fatigué, sur le banc. Pour Lui, je me lèverai avec politesse et j'irai carder de mes ongles la jambe de son pantalon. Silencieux, pareils, heureux, nous écouterons tomber le jour. L'odeur du tilleul deviendra sucrée jusqu'à l'écœurement, à l'heure même où mes yeux de voyant s'agrandiront, noirs, et liront dans l'air des Signes mystérieux... Là-bas, derrière la montagne pointue, un calme incendie, plus tard, s'allumera, une vapeur ronde, d'un rose glacé dans le bleu cendreux de la nuit, un cocon lumineux d'où éclora le tranchant éblouissant d'une lune coupante qui voguera, fendant les nuages... Et puis, ce sera le moment d'aller dormir. Il me prendra sur son épaule, et je dormirai (car ce n'est pas la saison de l'amour) sur son lit, contre ses pieds soigneux de mon repos. Mais le petit matin me verra frissonnant, rajeuni, assis face au soleil, dans le nimbe d'argent dont m'encense la rosée, et semblable, en vérité, au dieu que je fus.

**Wajdi Mouawad, *Anima*, Première partie, « Bestiae Verae », Éditions Actes Sud, 2012.**

**Extrait 1, Chapitre «**CARASSIUS AURATUS CAPUT LEONIS »

— […] Je ne suis pas censé entretenir un rapport affectif avec les gens à l’intérieur du cadre de mon travail, mais ce dossier est le dernier dossier de ma carrière de coroner. Je me sens concerné malgré moi. Excusez-moi. Bon. En tout cas, vous n'êtes pas obligé de lire le rapport d'autopsie. On marquera simplement que vous ne vouliez pas en prendre connaissance et personne ne vous le reprochera.

J'ignore si ces êtres ont conscience de ma présence. Le monde marin dans lequel j'évolue ne semble pas exister pour eux et bien qu'il me soit possible de les observer ils me demeurent empreints de mystère et relèvent d'un incompréhensible absolu. Énigme des énigmes.

— En tout cas, quoi que vous décidiez, on va s'épargner les photos. Il y a une limite au supportable. OK ? Bon. Vous n'êtes pas obligé de parler pour me répondre, vous pouvez juste me faire un signe de la tête. OK ? Voulez-vous prendre connaissance des résultats de l'autopsie qui a été pratiquée sur le corps de votre femme ?

— Oui.

— Bon. Je vais chercher deux ou trois litres de café, on va en avoir besoin. Moi, du moins, je risque d'en avoir besoin.

Je longe la paroi. Je suis seul dans l'univers. Aucune autre forme vivante n'existe à part moi. J'avance vers l'insondable. Je plonge vers les abysses et traverse un entrelacement de rochers. Je crois avoir découvert un passage encore inconnu. Je suis un découvreur. Je remonte. Me voici à présent dans un lieu nouveau. Je me heurte à une paroi transparente. Au-delà il y a l'air séparé de l'eau. Je me noie dans la contemplation de ce monde hors de ma portée où évoluent deux formes étranges et spectrales. Je les observe. Je les entends.

— OK. Je vais passer par-dessus les aspects techniques.

**Extrait 2, Chapitre «**TEGENARIA DOMESTICA »

— Elle est morte, Mary. Elle est morte. C'est terrifiant et horrible, et je voudrais tellement être un menteur pour que rien de tout ça ne soit vrai, mais c'est vrai ! Tout est vrai !

— Tu es sûr qu'elle est morte ?

— Je ne sais pas ! Mais oui, oui !!

Elle s'est détachée de lui. Elle a fait quelques pas désordonnés pour prendre appui contre la colonne de métal autour de laquelle serpentait l'escalier de bois. Elle est où ?

— Dans le salon.

— OK ! Attends-moi ici.

— Mary. Il vaudrait mieux prévenir la police ou je ne sais pas qui, je t'assure. Ce n'est pas…

— Ce n'est pas quoi ?

— Ce n'est pas beau à voir.

Elle est partie sans même refermer la porte derrière elle. Il est resté immobile, puis il a tourné la tête du côté du grand miroir. Il a vu son reflet ensanglanté, son visage défait, ses cheveux ébouriffés, hirsutes, ses yeux hagards, et tout le rouge séché sur ses habits. D'un geste lent, il a ôté sa pèlerine et l'a posée sur une chaise. Il n'a plus bougé. Il a attendu la tête baissée. Il s'est retourné et, se laissant glisser le long du comptoir, il s'est assis par terre. Ses yeux se sont levés et ont fixé la gravure qu'il avait contemplée la veille. Le fauve s'apprêtait toujours à dévorer l'oiseau, toujours tenu au bout de la main frêle de la jeune fille. Je me suis décentrée sur ma toile. Il a alors incliné la tête en ma direction et m'a regardée comme s'il m'avait entendue bouger, comme s'il pouvait me parler, comme s'il comprenait combien je le comprenais et qu'il voyait combien je le voyais. II s'est relevé, il a tendu sa main vers moi, il s'est approché, il a dit : Toi ! J'ai dit : Moi ! Quelque chose d'humain est venu m'effleurer et les ténèbres m'ont il envahie. Je me suis reculée et je me suis enfuie par une fissure du mur pour le sortir de ma vue et retrouver l'obscurité profonde des arachnées, bien plus lumineuse, bien plus rassurante que cette nuit effroyable que je venais d'entrevoir et qui est, je le sais à présent, le propre des humains.

**Joann SFAR, *Le Chat du Rabbin*, tome 6 : *Tu n’auras pas d’autre dieu que moi*, Dargaud, 2015.**

